

rades, qui avaient admiré sa joyeuse humeur, sa gaiété toujours prête à provoquer celle des autres, ne le reconnaissaient plus. Il se mettait à sa forge sans dire un mot, faisait rougir le fer et le tordait sur l'enclume à grands coups de marteau ; et cela machinalement comme un automate : il semblait ne plus avoir en lui que la force prodigieuse des muscles et des bras. Parfois il laissait refroidir une gueuse chauffée à blanc sans songer à la travailler.

Autour de lui les ouvriers disaient :

— Durier travaille moins : il n'est plus le forgeron courageux et fort d'autrefois.

— Pourquoi me tuerais-je à battre le fer ? répondit un jour Ambroise. Je n'ai plus à amasser une dot pour ma fille ; je serai toujours assez riche.

Ces paroles étaient dites tranquillement, mais avec une amertume profonde. Cependant il ne savait pas que, si sa fille était entrée au couvent, il en était la première cause. En lui cachant la vérité, Jeanne lui avait épargné une douleur bien autrement cruelle.

Pour Ambroise et pour Jeanne, l'hiver qui arriva fut bien triste, bien désolé. Pendant les longues veillées, assis aux deux coins de la cheminée, lui lisant, elle filant ou cousant, ils échangeaient à peine quelques paroles.

Et pourtant ils s'aimaient tout autant qu'autrefois, mieux peut-être ; mais il leur suffisait d'un regard pour se comprendre.

Quand une lettre de Rose arrivait à Cercelle, c'était un jour de grande fête pour les parents. L'un après l'autre la lisait d'abord, puis une troisième lecture était faite à haute voix, soit par Jeanne, soit par son mari. Ensuite on la serrait précieusement dans un tiroir avec les précédentes, et on la relisait au

bout de quelques jours, un peu plus tard on la reprenait une fois encore, si une nouvelle lettre de la jeune fille tardait à venir.

Jeanne rencontra un jour Charles Blondel dans un sentier au milieu des champs. On était au mois de mars, la campagne commençait à verdir. Les joues du jeune homme s'étaient creusées, son teint avait pâli ; ses yeux sans éclat laissaient deviner la douleur aiguë, incessante, qui était en lui et qu'il comprimait dans son cœur. Il ne paraissait plus, lui aussi, que l'ombre de ce qu'il avait été.

En le voyant, Jeanne ressentit comme un déchirement intérieur.

— Bonjour, madame Durier, dit le jeune paysan ; vous allez bien ?

— Bien doucement, Charles. Mais vous ?...

— Oh ! moi, fit-il avec insouciance, je ne désire rien ; j'accepte tout ce qui m'arrive de bon ou de mauvais, sans plaisir comme sans chagrin. Avez-vous reçu depuis peu des nouvelles de M^{lle} Rose ?

— Je suis allée la voir il y a quatre jours.

— Ah ! comment va-t-elle ?

— Assez bien. Cependant je l'ai trouvée très-changée : elle a maigri ; ça m'inquiète.

— Voici la belle saison, les beaux jours lui feront du bien.

— Là bas, elle n'en profitera guère, la chère enfant.

— Elle ne parle donc pas de revenir à Cercelle ?

— Non, répondit tristement Jeanne.

Le jeune homme se détourna pour essuyer une larme.

— Vous l'aimiez bien, Charles ? reprit Jeanne d'une voix pleine de tendresse.

— Oh ! oui, soupira-t-il ; je ne l'oublierai jamais.

Jeanne lui prit la main et la serra affectueusement.